Le Granada de Tooting fut désigné sous le terme de cathédrale pour films *(cathedral for the movie*
Bâti en 1931 par l'architecte Cecil Masey, il sera le premier à être classé par les Monuments historiques britanniques.
Transformé en bingo, il appartient désormais à la chaîne Gala

MOVIE PALACES

Les débuts du Septième Art donnèrent lieu aux plus extravagantes formules architecturales. Londres, entre cinémas et bingo halls

Par Agnès Villette. Photos, Jason Oddy

Tout dépend de l'approche. L'arrière de l'édifice révèle un bloc de briques aveugle, une sorte de caisson aux proportions gigantesques, parcouru par le zigzag vertical d'une échelle de secours. Latéralement, rien n'est très différent, même si les proportions varient d'un bâtiment à un autre. On pourrait s'attendre à ce que la façade soit la clé de l'édifice, la formule qui préfigure le labyrinthe intérieur. Mais elle est trompeuse, et aucune règle d'unité stylistique ne prévaut pour la plupart de ces cinémas construits dans les années trente. Le Granada, par exemple, construit en 1931 à Tooting, dans la grande banlieue de Londres, possède une façade sobre et dépouillée. Rien ne laisse présager son extraordinaire décorum intérieur, plagiant le style gothique de Notre-Dame-de-Paris. À l'inverse, prodigue et loyal, l'ex-Carlton d'Islington, construit en 1930, ponctue la rue commerçante de palmiers stylisés et de couleurs vives inspirées d'une Égypte fantasmée, romanesque et sublimée par la découverte de la tombe de Toutankhamon en 1922. Une vision plus fidèle à Hollywood et au *Cleopatra* de Cecil B. DeMille, qu'aux salles égyptiennes du British Museum.

À Londres, la première projection cinématographique eut lieu dans les locaux de la Polytechnique Institution, en 1896. Un collaborateur des frères Lumière, Félicien Treuwé, se déplaça pour y présenter les images fragiles et merveilleuses qui allaient immédiatement ravir les directeurs de music-halls, alors en plein essor. De nombreux cinémas ouvrent aussitôt leurs portes. On recycle les patinoires, les espaces dévolus aux cirques, les magasins, les marchés couverts. Une façade colorée et tapageuse débouche sur une antre sombre et inquiétante. Car le danger était réel, les films nitrates étant hautement inflammables. Dans une ville inconsciemment hantée par l'incendie, on se hâta de régulariser cet engouement anarchique par le *cinematograph act* de 1909. Plus qu'une simple réglementation sécuritaire, ce texte de loi pose les bases de l'architecture des *electric theatres*, comme on les nomme alors. La cabine de projection est totalement isolée de la salle, tandis que les sorties et les entrées doivent être dégagées. Les architectes tâtonnent à la recherche d'une construction idéale et cherchent à affirmer leur style personnel dans ce domaine où tout est à faire. Entre 1913 et 1914, rien que dans la capitale anglaise, 3 500 cinémas seront construits. De cette période edwardienne, caractéristique par son abord rangé et classique, demeurent quelques exemples, comme l'Electric Cinema sur Portobello Road, ou le Gate Cinema de Notting Hill, l'une des plus anciennes salles en exercice. L'architecture est d'abord sobre et utilitaire car le cinéma se cherche alors une image bourgeoise et rassurante.

Ces établissements vont passer par une kyrielle de dénominations – *cinematograph theatres, movie palaces, super-cinema* –, avant que le simple terme de cinéma ne fige finalement dans l'imaginaire et dans la brique un médium et son architecture. La Première Guerre mondiale va y contribuer, alors que l'économie se mobilise pour l'effort de guerre, laissant le champ libre au cinéma américain qui prend ainsi d'importantes parts de marché dans les circuits de distribution. En 1921, il y avait en Grande-Bretagne 4 000 cinémas en exercice, leur nombre atteindra le chiffre maximal de 4 800 en 1949. Plus que leur multiplication, c'est leur taille qui demeure un sujet d'étonnement. Dans les années vingt, la capacité moyenne n'était que de 600 places, quelques années plus tard, elle atteint les chiffres exorbitants de 2 000 à 4 000 places assises.

Les espaces intermédiaires s'agrémentent de nouveaux usages, comme les corridors, les balcons, les salles d'attente, les foyers et surtout les cafés et restaurants. Ce sont des lieux de flânerie et d'émerveillement, compléments obligés des projections qui s'échelonnent toute la journée. Les intermèdes y sont meublés par des variétés, des orchestrations ou des numéros de music-hall. Et les salles sont souvent combles, comme lors des projections d'*Intolérance, Les Trois Mousquetaires* ou *Naissance d'une nation*. En 1933, *La Reine Christine* avec Greta Garbo connaîtra un record d'audience à l'Empire, sur Leicester Square, avec 70 000 entrées en première semaine. Il est difficile de saisir la fascination que de tels édifices produisaient sur les spectateurs qui pénétraient religieusement dans ces cathédrales du rêve et du fantasme, essaimées dans les quartiers populaires. Le cinéma connaît alors une adéquation parfaite entre sa magie filmique et le lieu qui l'accueille.

Évidemment les décors ne sont pas en reste. À Dalston, dans l'East End, le Picture House représentera pendant quelques décennies un comble d'extravagance, dans sa veine edwardienne crème et or à laquelle se mêlaient librement des références à la Grèce antique. Les torchères côtoyant les colonnes ioniques finiront dès 1960 par ne plus orchestrer que des ventes aux enchères

En 1921, il y avait en Grande-Bretagne 4 000 cinémas en exercice